

LE FRONDEUR
15 C^{MES} = LE N^O
JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



BUREAU DE
RUE DE
L'ÉTOILE
N^O 10
PARIS

LE DROIT COMMUN



QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE

ABONNEMENT :
Un an fr. 7 00
France par la Poste
Bureaux
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE
Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 50
RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 60
Fait-divers » 3 00
On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

La Solution.

Un lecteur veut bien nous demander notre avis sur la crise communale.

Notre avis n'est pas long et il est clair. Nous trouvons que si, dans les huit jours, on ne parvient pas à constituer une administration s'appuyant sur une majorité sérieuse — c'est-à-dire ne comptant pas sur des Kleyer et d'autres lâcheurs — il n'y aura qu'un moyen de sortir du gachis.

Ce moyen c'est :
La démission en masse et l'appel au corps électoral.

Pas de ce Collège?

Nous lisons dans la *Réforme* au sujet de la crise communale :

Quant à la reconstitution du Collège, outre la combinaison dont nous avons parlé, et dans laquelle l'honorable M. Hanssens deviendrait bourgmestre, on nous en signale une autre qui, nous dit-on, aurait des chances d'être bien accueillie : MM. Poulet, bourgmestre ; Stévant, aux travaux publics ; Mahieu, à l'Etat-civil ; Kleyer, à l'instruction, et Reuleaux, aux finances.

Nous serions fort curieux, pour notre part, de savoir par qui cette combinaison pourrait être bien accueillie.

Pas par les progressistes, assurément, car si les noms de MM. Poulet, Stévant et Mahieu peuvent leur plaire, ceux de MM. Kleyer et Reuleaux ne seront bien accueillis par personne.

A la dernière séance du Conseil, M. Kleyer a bien, il est vrai, voté contre la proposition Magis ; seulement, la veille encore, il déclarait à ses collègues progressistes du Conseil qu'il voterait cette proposition et, à la séance même, dix minutes avant le vote, il tentait de refuter le discours de M. Hanssens et se déclarait décidé à voter l'amendement Magis. Ce n'est qu'après avoir vu MM. D'Andrimont, Miché, Renkin, etc., voter contre la proposition Magis, que le bon Kleyer s'est décidé à son tour à voter contre la proposition qu'il venait de défendre.

Or, si cette fois-ci, M. Kleyer a cru de son intérêt de lâcher les doctrinaires au dernier moment, rien ne prouve, qu'une autre fois, M. Kleyer ne trouvera pas que son intérêt exige qu'il lâche brusquement les progressistes.

C'est assez dire que nous n'avons pas besoin d'une pareille girouette.

Quant à M. Reuleaux, c'est un lâcheur qui, élu comme progressiste à tous crins, s'est vite transformé en doctrinaire. Il a, d'ailleurs, voté contre la proposition révisionniste de M. Dreye. Le correspondant de la *Réforme* nous obligerait vraiment en composant un autre collège !

Les... naïvetés de M. Warnant.

Un journaliste qui a eu autrefois de l'esprit — alors qu'il avait encore des opinions sincères — est venu questionner certains hommes politiques sur la crise communale. M. Warnant, interrogé aussi, a saisi l'occasion de lâcher quelques-unes de ces énormités qui l'ont rendu célèbre.

Tout d'abord, nous avons à noter un aveu dépourillé d'artifice.

— Je vous dirai d'abord, en toute franchise, — a déclaré M. Warnant — que je n'ai pas vu sans déplaisir cette proposition Dreye surgie au Conseil. Non pas que je sois systématiquement hostile au principe de la capacité, que j'admets volontier, au contraire. Mais avant de l'introduire dans nos élections législatives, j'estimais qu'il devait avoir fait ses preuves à la Province et à la Commune. Car, on pourra en penser ce qu'on voudra, je ne prêterai jamais les mains à une réforme électorale, quelle qu'elle soit, si je n'ai acquis la certitude que cette réforme ne tournera pas à l'avantage des cléricaux. Que les cléricaux fassent leur affaire, c'est bien, je n'ai rien à dire. Seulement, qu'ils ne comptent pas sur moi pour les aider !

— Et vous croyez que l'extension du droit de suffrage législatif aux capacités serait fatal aux libéraux ?

— Je ne prétends pas cela. Je dis seulement que l'expérience n'est pas faite encore et qu'aussi longtemps que les libéraux ne sauront pas au juste ce qu'ils peuvent en craindre ou en espérer, ils jouent

un jeu imprudent en poussant à une réforme dans ce sens...

M. Warnant est donc adversaire décidé, quant à présent, de la révision. Il le dit, il le crie :

Or, il a voté la proposition Magis. Pourrait-on avouer plus clairement que cette proposition n'était autre chose qu'un hypocrite enterrement de la réforme ?

Nous détachons encore de l'interview de M. Warnant le morceau d'éloquence que voici :

Cela dépend. On me fait un grief d'avoir proposé d'ouvrir nos écoles au clergé. Eh bien ! j'ai la certitude absolue que si la lutte électorale s'établissait sur ce terrain, nous l'emporterions à une majorité considérable, malgré même l'abstention de l'opposition, qui me reproche ce qu'elle appelle mes faiblesses pour le clergé. Mes faiblesses, les faiblesses de Julien Warnant pour le clergé ! Ah ! elle est bien bonne, celle-là ! Et pour ne pas être taxé de faiblesse, on me demande d'être un lâche ! Oui, un lâche, car je me considérerais comme tel le jour où, moi, bourgmestre de la libérale cité de Liège, j'accepterais l'ignominie de signer un mandat, ne fût-il que de dix sous, au profit des écoles de Petits-Frères !

Vrai, j'aurais voulu être là quand l'indescriptible Warnant, roulant les yeux, agitant les bras, a lâché cette tirade.

Les faiblesses de Julien Warnant pour le clergé !

Hé mais ! dirait-on pas, vraiment, que M. Warnant est un anti-cléricale si terrible ?

Y a-t-il si longtemps que M. Warnant, un gros livre de messe sous le bras, se rendait pieusement à l'église le dimanche ?

N'est-ce pas lui qui trouvait le drapeau libéral assez grand pour recevoir dans ses plis « même les cléricaux. »

N'a-t-il pas approuvé l'échange de vues, voté l'article 4 de la loi de 1879, applaudi à la politique de courtoisie ?

Farceur, va !

UNE PETITION.

A Messieurs les Présidents et Membres du Conseil communal de Liège.

Messieurs,

Vous aurez à vous prononcer bientôt sur la question de l'enseignement religieux dans les écoles communales.

C'est pourquoi le soussigné — voulant, dans la mesure de ses moyens, contrebalancer l'influence que pourraient exercer sur vos décisions, les pétitions émanant des cercles libéraux de Liège, de la société des Libres-Penseurs et du comité du Denier des écoles — a l'honneur de vous prier de bien vouloir faire un accueil favorable à la pétition des pères de famille, demandant la réintroduction des frères catholiques dans les écoles communales.

Sans doute, messieurs, je ne me dissimule pas que, pour rester fidèles à vos engagements, pour ne pas trahir ceux qui vous ont élus, vous devriez maintenir intacte la laïcité — obtenue après tant de peines et de luttes — de l'enseignement primaire. Je conviendrais même, qu'après les promesses que vous avez faites à vos mandants, après les énergiques paroles adressées naguère au roi par votre honorable ex-président, vous vous montreriez simplement honnêtes en ne capitulant pas devant le clergé.

Mais, messieurs, vous ne devez pas perdre de vue que l'honnêteté et la politique n'ont jamais rien eu de commun en Belgique.

Introduire l'honnêteté dans la politique, serait, j'ose le dire, une innovation dangereuse, qui nous conduirait aux plus grands désordres et amènerait inévitablement la ruine de nos belles institutions.

Car, songez-y ! messieurs en vous montrant logiques, honnêtes, vous infligeriez un blâme indirect mais énergique aux hommes qui font la gloire et l'honneur du parti.

Résister au clergé sans prétexte que vous avez promis de le faire, ne serait ce pas désavouer hautement M. Bara, qui, traitant, dans l'opposition, les chanoines d'être inutiles et les évêques d'être dangereux, se faisait un devoir, une fois revenu au pouvoir, d'envoyer des escortes d'honneur aux seconds et de s'opposait à toute réduction du chiffre des traitements des premiers ?

Mettre vos actes avec vos paroles, ne serait-ce pas — chose horrible, messieurs ! — désavouer aussi M. Frère-Orban, le grand homme d'Etat, l'illustre enfant de Liège qui, après avoir déclaré le maintien d'un ambassadeur au Vatican un danger ou

une amère dérision, s'empressait, à son retour au pouvoir, de maintenir cet ambassadeur ?

Et parmi vous même, Messieurs, ne se trouve-t-il pas des hommes politiques qui, si la majorité se montrait logique, auraient le droit de trouver que l'ondésavoue leur passé ? M. Van Marcke, élu autrefois comme révisionniste à tous crins et qui votait hier avec les doctrinaires contre la révision, M. Hanssens, ce partisan convaincu de la révision, cet adversaire décidé des impôts de consommation, qui, à la Chambre, a voté néanmoins contre la révision et pour les impôts, ne se sentiraient-ils pas atteints par un vote logique du Conseil communal ?

Si, Messieurs, n'en doutez pas ! Dans notre belle patrie, tout acte honnête d'un corps politique serait inévitablement considéré comme une sanglante critique des actes de tous nos hommes politiques en vue !

Aussi, Messieurs, n'hésitez pas, trahissez vos électeurs, violez vos promesses, livrez au clergé les écoles que vous avez juré de défendre ! En agissant de la sorte vous resterez fidèles aux belles traditions du parti et vous suivrez les nobles exemples qui vous ont été données par les plus éminents hommes d'Etat du pays. Je ne me dissimule pas que vous vous attirerez peut-être, par cette conduite, le mépris des libéraux sincères et des gens intelligents, mais en revanche, vous aurez pour vous l'approbation des imbéciles et les éloges du *Journal de Liège*.

C'est assez dire, Messieurs, que toute hésitation serait ridicule et inutile.

Dans l'espoir que vous prendrez cette pétition en sérieuse considération, je reste, Messieurs, de vos beaux talents et de vos nobles caractères, l'enthousiaste et respectueux admirateur.

CLAPETTE.

(Sapeur de bases).

Paraîtra la semaine prochaine : *Almanach du Frondeur*, illustré.

Une lettre.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

Je suis le sujet de M. Schoutteten et c'est de moi qu'il a été longuement question dans la dernière séance du Conseil communal.

C'est en cette qualité, Monsieur le rédacteur, que je vous adresse la présente, pour protester de toutes mes forces contre la campagne révisionniste que vous menez en ce moment.

Je suis comme M. Léo Gérard, moi, Monsieur le rédacteur, et j'estime toute proposition de révision inopportune et dangereuse.

La chose est facile à comprendre, d'ailleurs. M. Schoutteten a déclaré hautement qu'il m'avait pris à son service uniquement afin de payer assez de contributions pour être électeur censitaire. Or, il est clair que si la révision se fait, M. Schoutteten n'ayant plus besoin de moi pour être électeur, me flanquera de suite à la porte. C'est assez dire que la révision est, à mes yeux, une chose essentiellement mauvaise.

Quand je suis arrivé chez mon maître, je lui ai demandé de suite :

— Monsieur, qu'est-ce que j'aurais à faire, chez vous ?

— Vous aurez à me faire électeur, m'a répondu M. Schoutteten.

Et depuis lors, Monsieur le rédacteur, je n'ai pas d'autre besogne. Tous les jours, je fais mon maître électeur, puis je vais me promener. J'ai fini journée ! Comme une place aussi agréable ne se trouve point sous le pas d'un cheval, je suis naturellement devenu anti-révisionniste — absolument comme mon maître est devenu révisionniste parce que cela l'ennuie de me payer.

Voilà, Monsieur le rédacteur, la cause de mon opposition à la révision. Je compte sur votre impartialité pour l'insertion de la présente dans votre prochain numéro et je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments anti-révisionnistes.

ONÉSIPHORE FLUTENBOIS,
sujet électoral.

Chez les conseillers.

A l'exemple du brave Pétrus, j'ai cru devoir, moi aussi, me rendre chez quelques-uns de nos conseillers communaux

pour leur demander leur avis sur la crise communale.

Ce qui suit n'est que le compte-rendu exact de mes entretiens avec les brillants édiles que l'Europe nous envie.

Chez M. Magis.

M. Magis est le premier conseiller que j'ai pu interviewer.

Le sympathique conseiller se trouvait en conciliabule avec M. Trasenster, lorsque je me présentai chez lui. Néanmoins, en qualité d'intime, je fus introduit de suite.

J'échangeai une cordiale poignée de mains avec le genre et le beau-père, puis j'expliquai le but de ma visite.

— Ah ! tu veux une conversation — me dit M. Magis — à ta disposition ! mais, avant tout, comment va ce cher Demblon ?

— Célestin ! parfaitement ! Et Charles-Auguste ?

— Oh très bien, très bien ! Il rajeunit, mon cher !

— Je m'en suis aperçu, en le lisant. Il paraît avoir deux ou trois ans de plus ! Mais arrivons au fait, que pensez-tu de la crise ?

— Mais, ce que j'en pense, c'est ce que tu en penses toi-même : c'est le *Journal de Liège* qui est cause de tout.

— En effet ! Il a parlé un peu tôt !

— Beaucoup trop tôt, mon cher, beaucoup trop tôt ! Mais, il n'y a pas, vraiment, de la faute à Charles-Auguste ; c'est un malentendu qui a amené la catastrophe. L'article démontrant que la proposition signifiait que nous repoussions toute idée de révision est de moi. Je l'avais remis à Charles-Auguste pour être publié le lendemain, tu comprends n'est-ce pas ? le lendemain du vote, c'est-à-dire après que les conseillers progressistes, à la suite du candide Hanssens, auraient eu admis mon amendement sans le comprendre.

Malheureusement, cet article, placé par mégarde, parmi ceux qui devaient paraître il y a quinze jours, fut composé par les typographes et publié sans que l'on s'en aperçut. Ce n'est que l'après-midi, en lisant le *Journal* que l'on constata la bêtise faite ; mais il était trop tard : Le mal était fait, Hanssens et les autres avaient vu où nous voulions en venir ; c'est ainsi que tout s'est gâté.

— Et, au point où en sont les choses, crois-tu qu'elles s'arrangent à ta satisfaction ?

— Je ne sais trop !... Tout cela m'ennuie assez parce que, après mon discours sur la question de la révision, il me serait difficile maintenant de devenir bourgmestre, tandis que si Warnant avait pu rester quelques temps encore, je pouvais arriver à le remplacer dans quelques mois, en le faisant tomber sous un prétexte quelconque ! D'autre part, cependant, je ne suis pas trop fâché de ce méli-mélo, parce que cela va nous faire gagner du temps pour l'affaire du gaz. Que l'on attende seulement deux mois et il sera trop tard pour que l'on puisse encore songer à une adjudication publique !

— Dieu et Fayn vous entendent ! répliquai-je, et je pris congé de M. Magis.

Interrogatoire de l'accusé Micha.

J'arrivai place St-Lambert quand je croisais mon ami Micha qui sortait de la Société militaire.

— Micha, lui dis-je, je viens t'interviewer.

— Bah ! fit-il tout surpris, et sur quoi, bon Dieu ?

— Voici : on t'accuse d'une assez vilaine chose, on prétend qu'après avoir promis au bourgmestre de...

— Dis donc, fit-il, m'interrompant brusquement, veux-tu entrer à la Taverne Charlemagne ?

— Non, merci ! Je voulais savoir seulement si après avoir promis avant la séance au bourgmestre de voter la propos...

— Tu sais, tu as tort de ne pas venir à l'hôtel Charlemagne. Le restaurant est excellent ; nous trouverons là des huîtres fraîches !

— Tu es trop bon ! Je voulais seulement savoir si malgré ta promesse de voter la proposition Magis et sans prévenir en quoi que...

— Si tu le préfères nous mangerons des grives !... Excellentes, les grives !... J'en ai mangé hier avec Renson, de la *Gazette*.

— Je le sais, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Avais-tu, oui ou non, promis formellement à Warnant de voter la proposition Magis, et as-tu lâché le bourgmestre croyant sauvé ton claque ?

— Mon cher, voici mon tram. Je n'ai que le temps de sauter dessus !

Et le joyeux Micha, se précipitant dans

l'omnibus, me laissa seul, planté au milieu de la place Saint-Lambert, et tout aussi avancé qu'auparavant.

Chez Kakafougna.

Vingt minutes après, je sonnais à la porte de M. Warnant qui, soit dit en passant, habite, avenue Rogier, une fort belle maison, ce qui prouve évidemment le mérite de ce grand homme !

— Mon cher bourgmestre, dis-je en entrant, je viens vous demander ce que vous pensez de la crise communale.

— Dire ce que je pense ?... C'est assez difficile, parce que, voyez-vous, je n'ai pas l'habitude de penser ! Cependant, pour vous faire plaisir, je vais essayer...

— Essayez, dis-je avec bienveillance, cela viendra peut-être ; il y a des exemples dans l'histoire, d'ailleurs : il paraît que cela est arrivé une fois à Ziane !

— Eh bien, me dit M. Warnant après quelques instants de recueillement, je pense que tout ce qui arrive c'est la faute à Dreye.

— A Dreye ?

— Mais oui ! avec sa fichue proposition. Non que je sois systématiquement hostile aux capacités, bien que je n'en use pas pour moi-même, mais je voudrais que les capacités eussent fait leurs preuves à la province et à la commune...

— Mais, il me semble que les preuves sont faites...

— Elles ne sont pas suffisantes pour moi, mon cher ami. Je voudrais un temps d'épreuve plus long, cinquante ans, par exemple ! Si, après ce laps de temps, les électeurs capacitaires n'avaient élu ni un cléricel ni, surtout, un radical, je consentirais peut-être à leur accorder le droit de vote pour les élections législatives.

— Vous êtes bien bon. Ainsi, pour le moment, vous êtes adversaire de toute révision ?

— Certainement !

— Alors, pourquoi avez-vous voté la proposition Magis ?

— Mais, parce que Magis m'a affirmé qu'elle était, au fond, absolument contraire à la révision. Du reste, s'il faut tout vous dire, ce n'est pas la question de la révision qui m'a poussé à donner ma démission. Seulement, la dernière séance du Conseil m'ayant fait comprendre que je serai battu sur la question de la rentrée du prêtre dans les écoles, j'ai mieux aimé m'en aller tout de suite afin de paraître me retirer parce que je le veux bien. Ainsi, je puis encore espérer rentrer plus tard, tandis que si j'étais tombé sur la question des écoles, c'était fini : on ne me l'aurait pas pardonné et j'étais cuit !

— Mais ce raisonnement me paraît assez profond !... Ce n'est pas de vous, n'est-ce pas, cette idée là ?

— Non ! C'est de Charles de Thier. Quant à l'idée de faire rentrer le prêtre dans les écoles communales, elle est de Frère-Orban. Je fais ce qu'on m'a dit, mais avec tout cela, croiriez-vous qu'on ose parler de mes faiblesses pour le clergé... (s'animant) oui ! on ose parler des faiblesses de Julien Warnant pour le clergé (riant d'un air satanique) ah ! ah ! ah ! Elle est bien bonne celle-là ! Julien Warnant, le vrai, le seul libéral, (criant) Julien Warnant, le rempart du libéralisme, la terreur des cléricaux ! (grimpant sur la table) Julien Warnant, qui vous tient cinquante curés au bout du bras, le sourire sur les lèvres ! (Avec frénésie) Julien Warnant ! l'ours du Jura, le tigre de Bengale, le bourreau des crânes, faible vis à vis du clergé, mais c'est une dérision, une horreur, une infamie, une... !

Pendant qu'il me tenait ce discours, M. Warnant, d'un saut, avait grimpé sur le lustre, d'où il n'avait fait qu'un bond sur la cheminée, en renversant la pendule et deux vases de Chine. Juché contre la glace, le digne bourgmestre, cramois, pérorait encore quand, craignant de prolonger une conversation aussi désastreuse pour le mobilier de l'honorable M. Warnant, je jugeai prudent de prendre mon chapeau et de filer au plus vite !

Chez M. Gustave Kleyer.

Après avoir jeté à la poste, un mot à l'adresse du docteur Candèze, afin de signaler à ce spécialiste l'état alarmant de M. Warnant, je me présentai chez M. Kleyer.

Le digne conseiller était sorti ; comme il ne devait pas, me disant-on, tarder à rentrer, je me décidai à l'attendre dans son bureau. Pour arriver à ce bureau, il me fallut traverser deux pièces. Dans la première — sur la porte de laquelle étaient inscrits les mots : « cabinet de M. l'inspecteur » — je pus admirer un grand christ en ivoire, mis en belle place sur la cheminée, et le buste de M. Thonissen. Dans la seconde — le bureau de M. Camille, à ce que m'apprenait la plaque — je vis un beau buste de M. Frère-Orban, un portrait de M. Pirmez et, dans un endroit apparent, une collection du *Journal de Liège*, attachée à un crochet énorme. Enfin, dans le bureau du jeune et déjà célèbre conseiller, se trouvaient, appendues au mur, la déclaration des droits de l'homme et deux lithographies représentant Janson et Clémenceau.

Au bout d'une demie heure d'attente, M. Kleyer, (Gustave) ne revenant pas, je partis. J'en savais assez du reste.

Chez M. Jamolet.

M. le conseiller était occupé à soigner ses pigeons. Néanmoins il voulut bien descendre. Après une conversation d'une heure, je pus me convaincre que M. Jamolet n'était pas l'instigateur de M. Charles dans cette affaire.

C'est, du reste, un homme fort intelligent, pour un conseiller.

Il ne lui manque que la parole !

CLAPETTE.

HISTOIRE SAINTE

à l'usage des établissements d'aliénés

par Théodore Injuste, historien.

(Voir le dernier numéro.)

Chapitre XIII.

VOCATION DE MOÏSE.

Moïse devint bientôt un personnage important à la Cour d'Égypte. Le roi qui prisait fort ses talents l'avait nommé grand maréchal de la Cour et maître de chapelle.

Seulement, tous ces honneurs n'étaient pas d'accord avec le caractère simple et doux de Moïse. Ensuite, les tourments que l'on faisait subir aux Israélites lui arrachaient le cœur, car il n'avait pas oublié son origine.

Un jour, il vit un Égyptien qui maltraitait un Hébreu ; il tua l'agresseur et cacha son cadavre dans une boîte à chapeau.

Cette action le força à s'enfuir parmi les madianites et là, il fut recueilli par un prêtre nommé *Jethro* qui lui donna en mariage une de ses filles appelée *Séphora*, que Moïse dut épouser sans dot, ce qui lui fit dire le soir des noces, en parlant de son beau-père : ce qu'a fait ce vieux là, c'est fort rat !

Pendant quarante ans, il fit paître les troupeaux de son beau-père — qui tenait à utiliser un genre aussi distingué.

Un jour, le seigneur lui apparut dans un buisson embrasé et qui, cependant, ne se consumait pas.

Le seigneur lui dit : « Moïse ! je suis le Dieu d'Abraham ; j'ai vu les maux dont mon peuple est accablé par les Égyptiens. Tu vas aller vers Pharaon et tu lui diras de ma part que tu viens chercher mes braves Israélites pour les conduire à la gloire. — Tu auras soin, avant cela, d'agiter mon peuple pour le préparer à la résistance parce que le peuple, vois-tu, c'est comme les drogues : il faut agiter avant de s'en servir. »

Moïse s'excusait de sa faiblesse, mais Dieu, pour le convaincre de sa toute puissance, se mit à exécuter devant lui quelques tours de passe-passe qui décidèrent le jeune hébreu à prendre commandement de cette expédition.

Il choisit son frère, *Aaron*, pour remplir les fonctions d'aide-de-camp et se dirigea vers l'Égypte où ils donnèrent d'abord une série de meetings, afin de créer quelque agitation parmi le peuple Israélite.

Ils se rendirent ensuite près de Pharaon pour l'inviter à laisser partir librement les Israélites, qui devaient célébrer une fête dans le désert.

Chapitre XIV.

LES PLAIES D'ÉGYPTÉ.

Pharaon, n'ayant pas reconnu la validité de ces ordres célestes, Moïse frappa son peuple des dix plaies suivantes :

1° Les eaux du Nil se changèrent en amer Picon ;

2° Tout le pays fut couvert de crapauds et de *crapaudes* ;

3° Une quantité de cousins s'abattirent sur les femmes mariées ;

4° De gros moustiques, connus sous la dénomination de moustiques-conservateurs, s'introduisirent dans le budget et se mirent à le dévorer ;

5° La morve doctrinaire frappa les bestiaux ; tous les membres du conseil communal en furent atteints le même jour et durent être abattus par mesure de salubrité publique ;

6° Les égoûts devinrent puants ; le typhus s'abattit sur les hommes ;

7° Une grêle épouvantable marqua tous les Égyptiens au visage ;

8° Les sauterelles — de l'espèce dite budgétivore — vinrent dévorer ce qui était échappé à la dent des moustiques-conservateurs ;

9° Dieu inspira à Pharaon, l'idée de remettre, sans adjudication, l'entreprise de l'éclairage de tout le pays à la compagnie Orban. A partir de ce moment une nuit profonde couvrit l'Égypte ;

10° Tous les premiers-nés des Égyptiens cassèrent leur pipe ; celui de Renier Malherbe fut frappé par la foudre.

Enfin, Moïse apprêtait une onzième plaie — la pire de toutes — un vaste système d'abonnement obligatoire au *Journal de Liège*, quand Dieu, estimant que les Égyptiens étaient suffisamment punis, arrêta Moïse pour son cruel projet.

Un cri de douleur s'éleva du sein de la population égyptienne.

Pharaon fit appelé Moïse et lui ordonna de quitter l'Égypte sur le champ. Moïse ne se le fit pas répéter ; il emmena son peuple dans le désert et vint camper sur le bord de la mer rouge.

Ils avaient à peine formé les faisceaux que les Égyptiens accoururent à leur poursuite.

Moïse sur l'ordre du Seigneur étendit la main vers la mer, qui se retira pour per-

mettre aux Israélites de la traverser à pied sec.

Les Égyptiens, continuant leur poursuite, furent engloutis jusqu'au dernier, par les flots qui se refermèrent sur eux.

Jamais les poissons de l'endroit n'avaient assisté à semblable Balthazar.

En apprenant l'événement, Pharaon dit tristement : « Pour Moïse, la mer est une vraie mère, pour moi, c'est une belle mère amère ! »

Et le roi se consola en créant de nouvelles contributions.

Chapitre XV.

MOÏSE DANS LE DÉSERT.

Moïse conduisit son peuple dans le désert — toujours — où les enfants d'Israël marchèrent pendant trois jours sans trouver d'eau.

En revanche, leurs provisions commencèrent à s'épuiser et la famine montra sa sombre silhouette.

Les murmures s'élevaient dans le camp des Israélites et la plupart regrettait d'avoir quitté l'Égypte, où, du moins, on pouvait manger les sauterelles ;

La situation devenait de plus en plus tendue lorsqu'un matin, on trouva au milieu du camp une manne de dimensions colossale et remplie jusqu'au bord de petits pains français.

Dieu envoya sa manne tous les jours, par le courrier du matin, pendant les quarante ans que les israélites restèrent dans le désert.

Les enfants d'Israël partirent ensuite, sur l'ordre de l'Éternel et arrivèrent à Raphidim-Choufa, près de Novi-Bazar, à 500 mètres de Nanterre-en-Touraine, où s'élevait le rocher d'*Horeb*.

Comme il n'y avait pas d'eau, le peuple recommença ses murmures ; c'est alors que Moïse, pour finir avec les plaintes qui l'enuyaient, se décida à prendre un abonnement aux eaux alimentaires.

Librairie Georges, rue Pont-d'Avroy

Riche collection d'ouvrages nouveaux en location. 10 fr. par an. 2 fr. par mois.

Théâtre Royal.

C'est un bulletin de victoire que nous avons à formuler, car la troupe de M. Verellen, a du premier coup, trouvé son Austerlitz.

C'est à M. Verhees, encore en grand progrès depuis l'an dernier, que revient une bonne part de la victoire. Cet artiste, étranglé par l'émotion à son entrée en scène, a vite compris que le public ne demandait qu'à l'applaudir et, immédiatement, l'excellent ténor s'est mis en devoir de mériter les applaudissements. Aimablement encouragé après la romance du premier acte, dite avec goût, mais d'une voix encore tremblante cependant, applaudi après le septuor du 3^e acte, M. Verhees, au quatrième acte, a remporté un véritable triomphe. Depuis de longues années, d'ailleurs, on n'avait eu sur notre scène, une interprétation aussi artistique de cet admirable duo. M. Verhees ne se contente pas, comme tant de ténors, de faire sonner avec éclat les notes élevées ; il module la phrase, lui donne de l'expression et se préoccupe autant de la partie dramatique que de la partie lyrique de son personnage. Aussi, fort bien secondé par Mlle Chasseriaux, qui s'est montrée tragédienne et chanteuse — plus tragédienne que chanteuse cependant — il a réellement empoigné son public, qui lui a décerné avec enthousiasme un double rappel.

La basse, M. Plain, a également obtenu grand succès. Le duo du troisième acte, où M^{lle} Chasseriaux s'est montrée très remarquable, a été fort applaudi. Sans avoir une voix énorme, M. Plain chante avec goût et joue avec beaucoup de crânerie. De ce côté, aussi, le public a eu lieu d'être satisfait.

Quant à la dugazon, elle a chanté convenablement, sans plus, le rôle du page. Il conviendra d'attendre l'opéra-comique pour juger définitivement cette artiste.

Les autres rôles des *Huguenots* — St-Bris, Nevers Marguerite — étaient tenus par d'anciennes connaissances, M. Falchieri et Claeys, Mme Verellen, que l'on a revu avec beaucoup de plaisir et qui complètent l'excellent ensemble de la représentation d'hier.

L'orchestre a été, de son côté, à la hauteur de la situation.

Bref, tout a été fort beau et sans quelques malheureux choristes, qui, suivant l'usage antique et solennel, ont chanté faux et quelques danseuses trop inexpérimentées, les grincheux auraient été fort empêchés de trouver une critique à formuler. Heureusement, grâce à ces petits accroc, les grincheux eux-mêmes ont été contents, ayant quelque chose à dire et tout le monde est sorti enchanté de la représentation ou, du premier coup, M. Verellen s'est révélé directeur.

Pavillon de Flore.

Reprise médiocre de la *Mascotte*. Mlle Zélo-Duran a seule été vraiment bonne. M. Vissière a bien chanté, mais joué lourdement le rôle de Pipo. M. Froment a été passable, rien de plus, dans Fritellini et M^{me} Asmire est évidemment insuffisante pour jouer Fiametta. Quant à MM. Valot et Pichet, ils se ressentent trop de l'époque de la foire pour jouer avec quelque mesure et leurs charges ne permettent plus de reconnaître les rôles joués par eux.

A signaler un vaudeville gai, *Ma Femme manque de chic*, très bien joué par la troupe du Pavillon, à l'exception de M. Dubuisson, qui devrait s'en tenir

aux seconds comiques et qui obtiendrait, pensons-nous, du succès dans les rôles de domestiques ahuris.

Théâtre Royal de Liège.

Bur. à 7 0/0 h. — Rid. à 7 1/2 h.

Vendredi 6 Novembre

Les Mousquetaires de la Reine

Opéra-comique en 3 actes.

Distribution : Le capitaine Roland, MM. Falchieri. — Olivier d'Entraques, Laurent. — Hector de Biron, Delersy. — Le grand Prévot, Walter. — Créqui, Gourmay. — Narbonne, Desy. — Rohan, Christian. — Constant, Delvaux. — Un huissier, Maze. — Athénaïs de Solange, M^{me} Alice Wilnem. — Berthe de Simiane, Flavigny-Thomas. — La grande maîtresse, Walter. — Une demoiselle d'honneur, Marie Georges. — Gardes de la Prévoté, Masques. — Seigneurs et Dames de la Cour, Pages et Trompettes, etc., etc.

Dimanche 8 Novembre

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

LES HUGUENOTS

Grand-opéra en 5 actes.

Distribution : Le comte de St-Bris, MM. Falchieri. — Tavanaes, Delersy. — Raoul de Nangis, Verhees. — Marcel, Plain. — Le comte de Nevers, Claeys. — Mauververt, Gourmay. — Cossé, Bois-Rosé, Desy. — De Méru, Deprez. — Le crieur, Delvaux. — Toré, Christian. — Valentine de St-Bris, M^{me} Chasseriaux. — La Reine Marguerite, Verellen-Corva. — Urbain, Flavigny. — Léonard, 1^{re} demoiselle, Jahn. — 2^e demoiselle, Marie Georges. — Seigneurs, Pages, Etudiants, Valets, Bourgeois et Bourgeoises, etc.

Théâtre du Pavillon de Flore

Bur. à 6 1/4 h. — Rid. à 7 3/4 h.

Dimanche 8 Novembre

LA MASCOTTE

Opérette-comique en 3 actes.

Distribution : Laurent XVII, MM. Pichet. — Pippo, Vissière. — Fritellini, Fromant. — Rocco, Valot. — Mathéo, Thys. — Le sergent Parafente, Villars. — 1^{er} soldat, Adolphe. — 2^e soldat, Servais. — Bettina, M^{me} Zélo Duran. — Fiametta, Asmire. — Francesca, Dorval. — Antonia, Dubuisson. — Bélo, Taillard. — Carlo, Kuypers. — Angélo, Valot. — Luidgi, Esther. — Papp, Preleur. — Seigneurs et Dames d'honneur, Soldats, Pages, Paysans et Paysannes.

LE KLEPHE

Comédie en 1 acte.

La Bonne aux Camélias

Vaudeville en 1 acte.

Lundi 2 Novembre 1884

Bur. à 6 1/4 h. — Rid. à 6 3/4 h.

LA MASCOTTE (Voir plus haut la distribution).

Ma Femme manque de chic

Comédie nouvelle en 3 actes.

Distribution : Chaponet, MM. Victor. — Georges de Préjol, Frey. — Le docteur Barbotin, Valot. — Raoul Chaponet, Dubuisson. — Satauin, Adolphe. — Beaucresson, Thys. — Alexis, Servais. — Gabrielle, M^{me} Lagarde. — Eulalie Chaponet, Lefebvre. — Nanine, Leguet. — La baronne, Belanger. — La marquise, Valot.

Les représentations des Mercredi et Vendredi seront données en Soirée de gala, où il ne sera pas permis de fumer.

Casino Grétry. - Eden-Théâtre.

Direction Wéry frères.

Bureau 7 1/2 h. — Rideau 8 0/0 h.

Tous les soirs

Spectacle varié.

Dimanche, débuts de la troupe Villion, vélocipèdes américains, peintres caricaturiste et Ross, ventriloque.

M. Paera, intermède. Tous les jours, débuts nouveaux.

Prix des places : Fauteuils, 2 00 ; Première, 1-50 ; Secondes, 1-00 ; Galeries, 0-30 ; Places prises à l'avance, 15 cent. de supplément ; Abonnement volant, 10-00 ; Premières, 15-00 ; Fauteuils, 20-00.

Le bureau de location reste ouvert au Casino de 11 à 2 heures.

ROMANS NOUVEAUX

5000 volumes au choix à fr. 1.25.

10 % de remise par 10 volumes assortis.

Librairie Dheur, 21, rue Pont-d'Ile,

LIÈGE.

Lecteurs ! si vous voulez acheter un parapluie dans de bonnes conditions, c'est-à-dire élégant, solide et bon marché, c'est à la *Grande Maison de Parapluies*, 48, rue Léopold, qu'il faut vous adresser. La maison s'occupe aussi du recouvrement et de la réparation. La plus grande complaisance est recommandée aux employés mêmes à l'égard des personnes qui ne désirent que se renseigner.

Gros lot de 100,000 fr.

AU TIRAGE DU 15 NOVEMBRE 1885.

ANVERS 1874

4 tirages par an. Ces titres sont vendus : par 12 versements mensuels de fr. 9-65 ou 24 versements mensuels de fr. 5-05.

Les souscripteurs ont droit aux coupons d'intérêts et aux primes entières dès le premier versement. Ils reçoivent chaque mois GRATIS le Courrier des Tirages.

Ordres de Bourses. Escomptes de coupons. Prêts sur dépôts d'actions ou d'obligations.

ABONNEMENT

AU

Courrier mensuel des Tirages

paraissant fin de chaque mois, et renseignant tous les tirages effectués, pendant le courant du mois. Pour s'abonner, envoyer 1 franc en timbres poste à M.

D. LATOUR-DEPAS, Changeur

1, place Verte, 1, joignant le Louvre.

A LA RECHERCHE D'UN COLLEGE

EN ROUTE



le ministre a chargé M. le Gouverneur de trouver un collège ecclésiastique pour la ville de Liège



Chez un gros sénateur - Pa Pa veut pas pa pa



Chez Magis - Voulez-vous que Bourgeois? - Ce serait pour 15 jours j'aimerais mieux d'attendre.



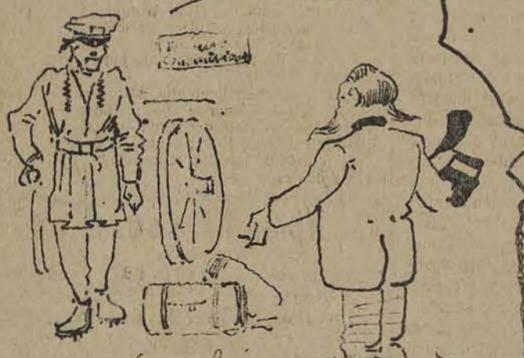
Chez Schouteten - Je veux vous proposer d'être Bourgeois - je n'en veux pas Il me faudrait de nouveaux sujets et le mien m'embête assez



Chez DREYE - Voulez-vous être Bourgeois? - Non pas, mais si vous voulez prendre un de mes cochers... à l'heure...



Chez Renier Malherbe - Voulez-vous? - MERCI! j'ai déjà été Bourgeois une fois - je n'en veux pas être plusieurs fois de suite



- Voulez-vous faire partie de la commission de collège? - NENN! J'j'ai n'fait rien tout s'ens de commissions



Un sieur d'épaveur! - Voulez-vous? - m'estre? - Non na - Si c'est pas s'mani s'vint les brouille d'inim tant di nelli res canoollhsss



Un homme sans travail - Mon ami j'ai de l'occupation pour vous - Voulez-vous aller à la bougnestrie? - Non vaic! j'aimerais autant aller à Ravelin tout de suite

Le Gouverneur entre aux Prêtres Catholiques - Ici j'en trouverai bien cinq prêts à accepter

Ils ne sont encore aucun pour a ce point là (de la même)

???

???